

Première place – Le coup de cœur du jury

La valise

C'était la cohue. Un essaim affolé d'hommes, de femmes et d'enfants bourdonnait dans un tramway bondé. Emportée par la foule, une jeune femme en larmes serrait contre elle sa valise, jetant des regards effarouchés à qui osait frôler ce qui lui semblait être un inestimable trésor. Chacun de ses pas était une danse calculée, une chorégraphie souple luttant contre les secousses et les bousculades. Son ballet la mena sans heurts dans la rue, où l'essaim se sépara en deux. Elle marqua une pause, se penchant irrésistiblement vers le bon côté, mais on la projeta vers la gauche ; par réflexe, elle serra plus fort son trésor, gratifiant d'un regard venimeux le jeune policier qui l'avait empoignée, et qui la poussa dans un fourgon.

Elle batailla longuement pour se hisser dans le véhicule sans abîmer son précieux bagage, refusant l'aide de l'agent qui ferma sans pitié la toile sur ses occupants. La pénombre les encercla surnoisement, et la jeune femme ramena sa mystérieuse valise contre sa poitrine. Elle sursauta de douleur : l'épingle l'avait piquée, lui rappelant son existence. Amère, elle passa une main sur son thorax. Elle la sentait. L'étoile jaune. L'étoile de la honte, l'étoile de la haine ; l'étoile de l'injustice, l'étoile de la terreur. Le fourgon démarra.

Chaque nid de poule était un supplice précipitant le débit de ses prières murmurées et renforçant son étreinte sur le grand bagage brun. Le ronronnement du moteur résonnait comme un roulement de tambour macabre à ses oreilles. La peur se dressait en elle, se déroulant de toute sa hauteur, escaladant ses entrailles et affolant son cœur. La fatalité pesait sur ses épaules, et la douleur d'une vie perdue éclatait dans tout son être et l'étouffait. Elle n'était plus que cette malle de cuir renfermant tout ce qu'il lui restait au monde, que cette mort prochaine, que ces souffrances à venir. Le fourgon stoppa.

La toile s'ouvrit sur la promesse d'un enfer. Ils descendirent avec résignation. Tremblante, la respiration saccadée, elle effectua un effort surhumain pour les suivre, accrochée à son seul espoir. Blafarde, elle marcha lentement et douloureusement vers le quai, où régnait une cohue indescriptible, dont elle profita pour s'éloigner discrètement du groupe. Quelques mètres plus loin, elle s'arrêta et jeta un regard circulaire, s'assurant que personne ne faisait attention à ses actes. Les yeux fermés, elle déposa sa valise, puis commença à s'éloigner, plaquant ses mains sur sa bouche, faisant volte-face en écarquillant les yeux, se reprenant et continuant en sanglotant la marche vers sa fin certaine. Excédé par son manège, un soldat la jeta dans un wagon. Elle se retourna, le temps d'un dernier regard, puis la pénombre s'abattit sur elle. Le train s'ébranla, laissant derrière lui la valise abandonnée.

*

Les heures et les convois défilèrent longuement avant qu'un jeune soldat ne remarque le bagage esseulé. Il s'en approcha précautionneusement, actionna lentement les fermoirs et souleva le couvercle. La bouche grande ouverte, il resta coi, interloqué par sa découverte insolite : dans la malle, un bébé s'agitait, dérangé par la forte lumière. Machinalement, le jeune soldat la referma précipitamment, le cœur battant. Comme contrôlés par une force extérieure, ses bras semblèrent la saisir seuls, et il l'emporta délicatement, prenant garde à ne pas être aperçu, tout tremblant de ce courage insoupçonné.

Lily ROSE

<http://un-ete-42.skyrock.com/>

Deuxième place

A prendre ou à laisser ?

Ce matin-là Henry Mirmont, 54 ans, ronde corpulence, costume brun, regard inquiet, mains posées sur les genoux, impatientes, prenait le train pour la première fois de sa vie.

Deux heures plus tard, l'express entra en gare et Henry Mirmont eut deux minutes pour descendre.

— Monsieur ! Vous oubliez votre valise !

L'homme se retourna, sembla hésiter.

— Votre valise !

On annonçait déjà la fermeture des portes quand Henry Mirmont descendit du train pour la première fois de sa vie, sans bagage, ni dans une main, ni dans l'autre.

Il ne restait plus qu'à trouver un endroit où rester, un lit propre sous un toit solide, une fenêtre, de la lumière. Il remarqua un hôtel qui lui semblait agréable et entra.

— Bonjour Monsieur.

— Bonjour.

— Vous désirez une chambre ?

— Oui.

— Alors commençons par nos ennuyeuses formalités. Quels sont vos nom et prénom ?

— Mirmont Henry.

— Motif du séjour ?

— En voyage.

— Combien de bagages ?

— Aucun.

— Aucun ?

Le gérant de l'hôtel se pencha par-dessus son comptoir pour compter et recompter ce qui décidément n'existait pas. Pas de bagage.

— Comment se fait-il que vous n'ayez rien avec vous ?

— J'ai laissé ma valise dans le train.

— Ah ! Vous l'avez oubliée !

— Non, je l'ai laissée volontairement.

— Mais pourquoi ?

— Je recommence ma vie Monsieur. Que voulez-vous que je fasse des vêtements dans lesquels j'ai passé mon temps à espérer que quelque chose change et dans lesquels rien n'a changé, ces chemises avec lesquelles j'ai attendu des trains que je n'ai jamais pris, ces cravates, ces chapeaux qui étaient censés me donner de l'importance, du poids, tellement de poids que je me suis cassé la figure chaque fois qu'il était question de vivre Monsieur. Sans parler des livres que j'avais emportés et qui m'ont fait croire que l'on pouvait voyager sans bagage.

— Tout ce que je peux vous dire c'est que vous ne pouvez pas arriver ici sans valise. Ici Monsieur, on voyage, on s'emmène, on part. Et pour cela il faut quelque chose à porter, au moins de quoi vous changer, de la crème à raser, la photo d'une femme, sinon on se perd, Monsieur, on se perd. Un homme sans valise n'est personne. Je ne peux tout de même pas marquer personne sur le registre des entrées.

— Je suis Henry Mirmont et voici mes papiers d'identité.

— Et ça vous suffit ? Vous allez être qui dans cette ville sans votre valise, hein ? Vous lisez quoi ? Vous vous parfumez avec quoi ? Vous aimez qui ? Désolé, nous n'admettons personne sans bagage.

Henry Mirmont se retira sans insister. Il revint cependant une heure après.

— Encore vous ! Mais je vois que vous avez une valise ! Voilà qui est plus convenable !

Henry Mirmont prit sa clef et sa valise achetée une heure auparavant. Une valise neuve et vide. Quelque chose à porter.

Les jours passèrent et Henry Mirmont comprit que le gérant de l'hôtel avait raison. Qui était-il dans cette ville ? Il passait son temps à se le demander et tournait en rond. Il pensait de plus en plus souvent à sa valise laissée dans le train, tant et si bien que partir à sa recherche devint sa principale occupation, jusqu'à ce qu'il la retrouve un beau jour dans un dépôt d'objets trouvés.

Avec elle, il prit le train pour la deuxième fois de sa vie et trouva un nouvel hôtel.

— Bonjour.

— Bonjour.

— Nom, prénom. Motif du séjour.

— Henry Mirmont. Tout recommencer à zéro.

— Ah Monsieur, si vous voulez recommencer à zéro, vous ne pouvez pas vous encombrer de vieux bagages. Ce ne serait pas vous aider que de les accepter dans notre établissement. Voulez-vous bien les déposer ici.

Troisième place

Souvenir d'une VNI

Tout avait pourtant bien commencé par un voyage d'été à la destination enchantée, Antalya en Turquie. J'avais découvert, ébahie au sortir de l'avion, le ciel bleu, les paysages, et surtout la chaleur. Près de 45° au plus fort de la journée. Protégeant de mon mieux les biens de la famille que j'accompagnais, je m'étais ouverte à cette parenthèse de quinze jours. Observant les allées et venues des petits et grands et accueillant leur linge sale au fil du séjour, je me faisais discrète en bonne servante qui sait précisément quand elle doit intervenir et s'efface autrement. Au sable qui m'éclaboussait et aux rires exubérants, je devinais que tout se passait bien. J'écoutais sans en avoir l'air les propos des parents qui évoluaient au fur et à mesure que les jours s'égrenaient. De contents au départ, ils se mirent à regretter au bout d'une semaine que ce soit déjà presque fini. Et ce fut effectivement la fin.

Là, on me sollicita de nouveau et je participai aux derniers rangements comme à mon habitude. Puis vint l'heure du retour. Dans le car, je supportai avec philosophie la mise à l'écart et les secousses, heureuse à la perspective de me retrouver bientôt chez moi.

Cependant, à l'aéroport, quelque chose ne tourna pas rond, un peu comme si un grain de sable provenant de la plage avait perturbé le rouage des événements. Après l'enregistrement, je fus appréhendée et conduite sans ménagement à travers un dédale de couloirs sombres. J'atterris dans un entrepôt où je captai deux voix discutant en turc. Terrifiée, j'assistai à la conversation sans rien y comprendre pendant que l'on me pointait du doigt à intervalles réguliers.

Ma panique augmenta lorsque je fus retournée en tous sens par les deux hommes qui me poussèrent contre un mur après m'avoir observée sous toutes les coutures.

Maintenant, voici dix-huit heures qu'abandonnée dans ce hangar froid, je me distrais du ballet des bagagistes et des chariots. Blottie dans un coin, j'ai peur. Peur de ne pas retrouver les miens. Peur de rester là à jamais, exilée.

Plusieurs questions me traversent :

- Comment cela a-t-il pu arriver ?
- Pourquoi moi ?
- Combien de temps vais-je encore rester là ?

Des pas approchent. On me cherche. Qui ? Pourquoi ? Je n'en sais rien. Je crains pour mon intégrité et je reste impuissante. Alors je m'en remets au sort. Je décide de ne pas lutter et de me laisser porter vers cet avion à la destination inconnue.

- Dis Papa, à quoi ça sert les étiquettes ?

- C'est le reçu de l'enregistrement des bagages.
- On ne devrait pas en avoir trois pour trois valises ?
- Je ne crois pas, ils ont sûrement inscrit deux valises sur la même étiquette.

Et non. Il en manquait bien une. Je l'ai appris bien plus tard. L'hôtesse qui se faisait draguer, toute occupée à battre des cils, m'avait laissée filer sur le tapis d'enregistrement sans m'étiqueter, m'imposant le dur statut de Valise Non Identifiée.

Dina CRYSTAL

<http://www.dinachrystale.fr/>

Quatrième place

Voyage du silence

L'orage faisait rage et dans la maison tous les meubles semblaient vibrer sous le grondement violent du tonnerre. Mariette n'avait jamais eu peur ni des éclairs ni des effroyables coups de foudre, alors que son frère, lui, était terrifié. Il avait d'ailleurs pris refuge dans les bras de sa grand-mère, ce qui amusait Mariette. A onze ans il était encore un bébé. Elle au contraire prenait un grand plaisir à regarder ce spectacle grandiose de la fenêtre du grand salon. La grand-mère habitait une maison bourgeoise de la banlieue de Lyon dans laquelle il était bien aisé de se perdre, car la bâtisse comprenait des dizaines de pièces dont la plupart n'étaient d'ailleurs que rarement ou jamais utilisées. Mariette avait appris très jeune à en faire un terrain de jeu et, aimant la solitude, elle en faisait souvent le tour, se cachant parfois dans un placard pour goûter un instant au silence, à la rêverie, et depuis peu aux plaisirs de la lecture.

La force de la pluie l'invita à aller écouter le fracas de la tempête sous le toit. Elle savait comment accéder au grenier qu'elle ne connaissait toutefois pas très bien parce que, jeune, on lui en avait strictement défendu l'accès. Elle se glissa donc au troisième étage et ouvrit l'étroite porte interdite. Une lumière glauque envahit le palier et le cœur battant, elle s'engagea sur la première marche, en prenant soin de refermer la porte derrière elle. Un éclair vint illuminer toute la cage de l'escalier d'une merveilleuse lumière bleue. Arrivée dans le grenier, elle se sentit un peu perdue mais très vite elle avança et passa de pièce en pièce avec l'enchantement que l'on peut trouver au monde du passé. Elle décida de s'asseoir sur une chauffeuse recouverte d'un drap blanc, qu'elle prit la précaution de tirer pour ne pas salir sa robe.

Pendant quelques minutes elle scruta le bric-à-brac qui l'entourait. C'étaient des meubles anciens, des livres couverts de poussière, des tableaux obscurs, des robes fanées et des escarpins usés. Bientôt toutefois son regard fut attiré par une petite valise en cuir rouge, dont les coins avaient été rehaussés de cuivre. Elle fut intriguée et s'en approcha. Un étui de cuir vert suspendu à la fine poignée laissait entrevoir un nom. Elle l'ouvrit complètement et lut ces étranges mots : « Trésor de la Princesse Louise de Cornouaille. Ne pas ouvrir avant la fin des temps. ». Elle ne put y résister et sans même réfléchir elle fit glisser les deux fermoirs qui retenaient le rabat de la valise. Un éclair jaillit derrière elle comme une langue de feu.

Une fine poussière d'or l'enveloppa comme si le soleil avait été enfermé sous la doublure de soie bleu roi. Un visage de femme apparut. Puis une ombre se faufila dans son dos. Elle se retourna et vit devant elle un homme vêtu d'un manteau écarlate. Il était ganté et ses chausses de velours noir

lui donnaient l'air d'un grand seigneur. Il s'avavançait lentement vers elle. Elle eut juste le temps d'échapper à sa main. Elle courut dans l'escalier et referma la porte du grenier avec terreur. Lorsqu'elle rejoignit sa grand-mère et son frère, elle les trouva endormis sur un fauteuil. Elle se précipita vers eux ; un filet de sang coulait de leurs lèvres. Sur un guéridon on avait déposé ce billet :

Le diable est un enfant qui joue à la mémoire

Et croque la poussière avec ses dents d'ivoire.

Mariette fut internée pendant des années dans un cloître où elle se mura dans un mutisme inexplicable jusqu'à sa mort.

Etienne François SICARD LUNDQUIST

Cinquième place

Poser ses valises

Tout le monde me parle de l'été, des vacances. Après le temps, c'est le sujet le plus banal au monde. A croire que les gens ne font que ça, regarder par la fenêtre, en espérant ou en prévoyant sortir, et rêver de grands départs. Ou de plus petits d'ailleurs, la faute à la crise, comme on dit maintenant...

Ils savent pas ce qu'ils disent tous ces gens. Ils savent pas que la crise, la vraie, est intérieure, existentielle, humaine. Pas ce grand chaos du capitalisme, dont on s'acharne à nous repaître. A cette crise-là, pas de solutions possibles, pas de vacances de "récupération" et autres pansements vite faits. Cette crise-là, c'est celle de tous les vieux, moins vieux aussi d'ailleurs, quand il s'agit d'un instant poser ses valises, de regarder derrière soi.

Moi, mes valises, elles n'étaient pas très lourdes pourtant. Mais ce qu'il faut dire, c'est que je suis regardant. Je laisse pas passer grand chose. Et pourtant même légères, ces valises-là, eh bien elles m'ont plombé. J'ai repensé à toutes ces petites choses, que j'ai laissées de côté. Je me suis dit que si j'avais su, si j'avais compris ce que je sais maintenant, j'aurais fait les choses bien différemment. J'aurais souri aux gens, comme ça, gratuitement. Je les aurais regardés dans les yeux. J'aurais dit ce que je pensais vraiment, au lieu de faire attention à ne pas froisser la moindre susceptibilité. J'aurais pensé à moi au lieu de penser aux autres, pour mieux penser aux autres après. J'aurais laissé le temps s'écouler, j'aurais profité de le regarder passer, au lieu de tout prévoir, de tout lister, d'anticiper. Ah, anticiper ! Le beau mot. Un faiseur d'angoisses celui-là. Maintenant je connais la sensation du temps qui ronronne, pour moi il n'aura pas été trop tard, mais cela m'a mis tellement longtemps...

Maintenant, il ne se passe pas un jour sans que je me regarde dans les yeux. J'y vois tellement. Le passé, le présent, peut-être même un peu de futur. Et pas une seconde je ne me morfonds. Pas une seconde je ne regrette, parce qu'à partir de chaque instant, ma vie nouvelle se dessine devant moi. Tout n'est plus que possibilité, et joie d'y goûter. J'aurais attendu septante ans pour le comprendre...

Eh oui, c'est un vieux de la vieille qui vous le dit ! Et si vous ne me croyez pas, allez vous faire voir ailleurs. Moi j'y serai bientôt. Et j'espère ne pas vous y retrouver...

Lauren Herzfeld